

1914-1918 - LES COUREURS

Article soumis par Alain Girod

A Verdun, les agents de liaison habituels devinrent rapidement insuffisants. Entre le Chef de Bataillon et ses commandants de compagnie, c'étaient les sergents fourriers de chacune d'elles qui en tenaient l'emploi. Dans la compagnie, chaque section en détachait un auprès de celui qui la commandait : un mot expressif comme ce qu'il désignait naquit à Verdun.

Les agents de liaison devinrent les coureurs et formèrent une sorte de corps professionnel spécialisé, recruté parmi les non gradés. Il s'agissait bien en effet, et toujours de courir, courir pour sortir des zones infernales, courir pour apporter au plus tôt la demande de renfort, de tir de barrage ou d'allongement de tir. Egaillés dans les trous et les fortins, coupés entre eux, coupés de l'arrière, les combattants ne pouvaient communiquer que par les coureurs et usaient, dans tous les sens du mot, de ces hommes obscurs et anonymes, plus héroïques pourtant que celui de Marathon, qui n'eut aucun barrage à traverser. Georges Blond dit du coureur: il courait (sic) des dangers exceptionnels et pourtant les volontaires n'ont jamais manqué.....dans le langage militaire de l'époque, les coureurs étaient "des as du démerdage et des types gonflés à bloc".

Il y eut 21 tués en trois heures dans un régiment du Mort-Homme, car les coureurs employaient forcément des pistes plus ou moins tracées et connues, dont l'artillerie allemande interdisait le passage comme aux renforts et aux corvées. C'est ainsi que sur le champ de bataille de Verdun il y avait au moins 5 ravins dénommés de la mort.

- 10 mai. Une brutale préparation d'artillerie éclate près du fort de Vaux. Le colonel du 57^e RI, craignant une attaque, se préoccupe de me faire parvenir ses ordres, mon PC se trouvant dans le fort. Téléphone coupé, signalisation impossible. On désigne le soldat coureur Gamalès. A 200 mètres du fort, il est grièvement blessé par un obus et perd son sang en abondance. Il trouve en lui l'énergie nécessaire pour continuer, se traîne sur les mains, en portant son pli entre les dents. Arrivé au PC, il relève simplement la tête pour qu'on puisse prendre son papier, puis retombe en rendant le dernier soupir. Il n'avait pas eu la force de dire un seul mot.⁽¹⁾ - Un coureur me tombe dans les bras, essoufflé, en nage, me remet l'enveloppe qu'aurait dû m'apporter Marche, froissée, maculée de sang....."Mon Colonel, voici un pli que j'ai trouvé en route. Mon ami Marche, tué sur la piste, le tenait dans sa main crispée, le bras en l'air".

⁽¹⁾ Commandant Boureau.

De Jacques Meyer
Almanach du Combattant 1982- Edition CNSV